

Partir pour de nouveaux voyages

D'aussi loin que je m'en souviens, lorsque je levais les yeux au ciel et que je regardais " ces oiseaux de fer " passer au-dessus de ma tête, je me disais que ces engins, qui rasant nos demeures, devaient amener à la liberté. Qu'elle était là-bas, de l'autre côté de la mer. Je m'imaginai dedans, empaqueté dans ces drôles de tôles de fer, prêt à fouler un sol autre que le mien, une *terra incognita*, que j'appellerais ma douce terre promise.

A chaque fois que je partais dans mon imaginaire vagabond en scrutant l'horizon, mon grand frère me ramenait à la réalité, à notre réalité. Il m'arrachait à mes songes d'un jet de petits cailloux, de manière affectueuse, bien évidemment. " *Kâmil, viens avec nous, nous devons rentrer à la maison. Et arrête de rêver en permanence, cela ne va pas t'aider pour grandir* ".

Mon histoire est simple, je me nomme Kâmil, j'ai douze ans, je suis né à Khan Younes, dans un camp de réfugiés, situé dans le sud de la Bande de Gaza, en Palestine. Je n'aime pas et ne revendique pas ce nom que l'on attribue à ma région. Elle me fait encore plus penser à une bande de terroriste comme la bande à Baader, je crois. Ce qui n'arrange en rien l'image de mon peuple, je trouve. J'avais retenu le nom de cette bande dans un journal qui traînait dans un coin de notre très humble demeure, censé représenter la cave. Mon père avait sûrement ramené l'exemplaire lors d'un séjour à Ramallah mais, surtout sa particularité est qu'il datait de 40 ans ! Vous remarquerez que je ne fais aucune allusion au Hamas ni au Fatah, je n'en aurais pas le droit, même l'idée un tant soit peu d'y penser. Je lis sans cesse, tout ce que je trouve dans les rues de ma ville, sombres vestiges judéo-occidentaux portant les stigmates d'une guerre qui ne s'arrêtera jamais. De recettes de cuisine au catalogue d'armes américaines (certainement ramené lors d'une expédition à Tel-Aviv), des livres de toutes langues, d'ouvrages parlant d'économie, de politique, des revues sportives, dont je ne comprends pas un traitre mot. J'essaie de deviner le contenu par les images et ainsi développer, jusqu'à ce jour, mon triste savoir. Je les amasse comme un maigre trésor, persuadé qu'un jour ces phrases mises bout-à-bout, illustrées sur du papier glacé ou non, me serviront, quitte à rendre folle ma mère qui se plaint déjà au quotidien du manque de place dans notre maison. Nous avons la chance de posséder une toute petite cahute. Avec le strict nécessaire à l'intérieur, à savoir trois fois rien. Mais à cet abri de fortune, immense est la joie de pouvoir bénéficier d'un toit solide. Ce qui n'est malheureusement pas le cas de tout le monde dans cette immense étendue de tentes et de bout de tissu accrochés les uns aux autres.

Je suis issu d'une famille relativement petite. Nous sommes trois frères ainsi que mon père et ma mère. Je suis le cadet de cette fratrie. Mehdi est le plus grand, il a dix-huit ans, mon héros mais de nature trop impulsive. Suit Aymen, celui du milieu, que l'on nomme à juste titre, *middle man*, l'équilibre de nous trois. Il a toujours un avis et une pensée juste. Et moi-même, seul membre de la famille capable de lire et d'écrire justement. On dit "lettré" il me semble et j'en fais ma petite fierté. Je fréquente l'école de mon quartier, située en plein centre de Khan Younes, hors du camp, mais c'est un petit peu comme à la loterie, on ne sait jamais à l'avance si le cours aura lieu ou pas, non pas par manque de maîtres ou de maîtresses, mais plutôt de savoir si la personne qui nous enseignera une matière a survécu à sa nuit. Seuls quelques enfants issus du camp ont ce privilège de bénéficier d'un semi-programme scolaire, j'en fais partie. Relativement optimiste, chaque matin, je pars dans l'idée que quelconques leçons engrangées dans la journée feront de moi un jeune homme plus riche d'esprit et surtout, confirmer l'espoir de toute une famille qui croit en mes capacités et ainsi m'offrir un monde meilleur, une vie meilleure. Mes frères aînés n'ont jamais eu la possibilité de cirer des bancs d'écoles. Ils étaient apprêtés, voir condamnés à œuvrer à

la survie de la famille. Il faut dire que Khan Younes n'a cessé d'être bombardée ces vingt dernières années, au même titre que Gaza et sa région. Et chaque famille de cette ville luttait à sa manière pour sa survie. Mes frères et mes parents n'y ont pas échappé. Les foyers adjacents non plus. La forte précarité et la misère caractérisent les ruelles de cette cité. Ma ville, étant connue comme une place forte du Hamas, n'a pas été épargnée par les missiles de l'ennemi. Encore moins de l'invasion de bulldozers, censés raser les quartiers abritant les soi-disant cellules sensibles de la branche politique et armée palestinienne. Vivre au rythme de bombardements, de sifflements de balles tirées des miradors, ne sachant jamais d'où elles proviennent, de subir des cris d'une autre langue, inconnue et agressive, lors de perquisitions ou de fouilles de chaque habitat. Tout ceci n'est pas la meilleure façon de grandir dans un environnement serein. Mais c'est mon lot quotidien. C'est la vie des membres d'un camp de réfugié en Palestine ainsi que celle des habitants de Khan Younes. Soulignant, au passage, l'absurdité, à proprement dire, d'être "réfugié" sur son propre territoire.

Mais ne voyons pas tout en noir non plus. Passé quelque mois dans cette ambiance pesante et monotone, j'ai subitement et fortement envie de vous faire part de mon souhait le plus fou, outre le fait de devenir un grand écrivain... celui qui me paraît le plus concret, le plus accessible. Il a germé depuis un certain temps dans ma tête. Et nullement besoin de faire de grandes études pour réaliser ce rêve. Simplement de franchir ces grillages, de passer l'autre côté de ces lignes imaginaires que l'on nomme frontières. De vivre ma vie, moi, Kâmil, du haut de mes presque treize ans, comme je l'entends. De faire abstraction de cette situation contextuelle, certes difficile, mais qui ne paraît pas si mortel que ça si on s'en donne les moyens. A réfléchir, le jeu de mot n'est peut-être pas adéquat, mais il symbolise la vivacité et la légèreté d'esprit qui m'habite actuellement. J'ai envie de m'offrir cette possibilité de partir pour de nouveaux voyages, de partir à de nouvelles quêtes, d'aller chercher mon jardin d'Eden. Et pour ce faire, il va me falloir être rusé et bien accompagné...et j'ai déjà ma petite idée.

A la fin de chaque journée, qu'il y ait école ou pas, je m'extirpe de mon quartier pour rejoindre la seule librairie du centre-ville et à proximité. Elle se nomme "la Feuille d'Olivier", tenue avec soin et passion par mon vieux copain Ahmed. Notre amitié s'est construite sur la base du nombre de livres consultés chez lui, n'ayant pas les moyens de lui acheter ne serait-ce qu'un journal. Ahmed m'a vu grandir au fil des ans... au même titre que mon intérêt pour la lecture. Sa bonhomie et sa générosité débordante m'ont tout de suite séduit et directement ça a "matché" entre nous comme nous le disons, nous, les jeunes d'aujourd'hui.

Le vieux bonhomme est devenu un peu mon professeur de substitution ces derniers temps, l'école ayant fermé temporairement suite à une coupure d'électricité orchestrée par les troupes ennemies. Nous avons eu beaucoup de chance qu'ils ne l'aient pas prise pour cible aérienne, disons qu'elle tient encore sur ses fondations mais n'est en aucun cas exploitable. Dans ce malheur, je pouvais, pour mon véritable bonheur, passer des heures dans ce lieu aux mille trésors, à l'aider à la mise en place des bouquins, à trier, archiver et, ce, pour un temps indéfini. C'est ainsi que j'ai appris à lire des textes complets, à écrire des petits poèmes dans ma langue, même à comprendre un petit peu l'hébreu, grâce à la patience du vieux libraire. Mais la touche finale a été de savoir lire et de décrypter les cartes d'un atlas...un nouveau monde s'ouvrait à moi ! Mon horizon s'élargissait et de nouvelles frontières tombaient.

Je ne pouvais pas emprunter les livres chez moi mais je pouvais en lire à ma guise... sur place, c'était le marché. Je ne jugeais pas nécessaire d'insister sur un prêt, car le simple fait de m'imaginer me tordre dans tous les sens pour capter la faible lueur de ma petite bougie à côté de mon matelas, tard dans la nuit, ne me motivait guère. L'atlas, lui, réveilla de plus en

plus mon intérêt. Chaque fois que je franchissais le portique du magasin, c'était le premier livre que je touchais. A son contact, se mélangeait dans ma tête une représentation d'un monde complètement irréel, un monde, dont mon cerveau seul en dessinait les contours. Un monde, dont je savais secrètement où se trouvaient les portes de sorties. Mon monde...

Mais par un bel après-midi de juin : *“Kâaaamil, viens donc m'aider à déplacer ces vieilles reliures et hâte le pas, mon garçon, j'ai besoin de toi.”* Mon vieil ami m'arrachait à ma lecture. Je lui emboitais le pas et me mis à la tâche, concentré et volontaire. Après deux bonnes heures d'un travail rébarbatif, nous nous accordions une pause bien méritée autour d'un thé chaud à la menthe. C'est à ce moment-là que mon cher Ahmed commença à me questionner à propos de cet atlas. Pourquoi cette attirance pour ce livre ? Qu'est-ce qu'il éveillait en moi ? Je décidai de lui raconter l'effet que me procurait ce livre à chaque fois que je le tenais dans mes mains. *“Tu commences à prendre conscience du monde qui t'entoure, Kâmil, à voir la vie avec du relief. Je pense que tu peux l'emporter avec toi ce soir, mon jeune ami, tu l'as bien mérité. Je te l'offre avec grand plaisir. Prends en soin, car c'est un ouvrage qui se découvre à l'infini.”* Submergé par l'émotion et par tant de générosité, j'en reversai ma tasse de thé et allai à sa rencontre pour le serrer dans mes bras. Cela faisait une éternité que l'on ne m'avait pas offert quelque chose.

Sur le chemin du retour, j'imaginai déjà la réaction de mes parents quant à la vue de l'atlas dans mes mains. *“Où as-tu encore trainé pour ramener ce livre ?”* Je vois déjà les yeux écarquillés de ma mère, dévisageant le format du livre, j'en ris sous cape. Et c'est à ce moment-là que je leur rétorquerai que je l'ai fièrement gagné en contrepartie du bon travail fourni à la Feuille d'Olivier. Occupé à trouver d'autres bonnes réponses à leurs questions dans ma tête, je n'ai pas pris garde que je me rapprochais du poste de contrôle du camp, sorte de mini-check-point, juste devant l'entrée principal. Et, comme à chaque fois, je ralentis le pas et observai les alentours, sûr de ne pas croiser de soldats de l'autre camp. Une fois ce rituel fait, je commence à me diriger à l'entrée et c'est à ce moment-là que je sens que l'on me jette des petits cailloux sur l'épaule. Je lève les yeux au ciel en poussant un long soupir. Tourne mon regard dans leur direction. Mes frères et plusieurs de leurs copains, tapis dans un bosquet longeant les grillages du camp, me font signe de venir les rejoindre. C'est à contrecœur que je me joignis à eux. *“Mes frères, que puis-je faire pour vous ?”* Pour toute réponse, j'ai eu droit à un : *“Bouge-toi et viens t'asseoir !”* Mehdi me tira par la manche, manquant de me faire trébucher, en grommelant que je lui cachais la vue, et me fit m'asseoir à côté de lui. Je regardais d'un air un peu dubitatif Aymen, sans même prendre en considération le reste de l'équipe. Il m'expliqua que Mehdi et ses comparses observaient les mouvements des troupes ennemies, non loin du secteur ouest du camp de réfugiés. Apparemment, il se tramait quelque chose par là-bas, car beaucoup de soldats faisaient des va et vient dans le quartier résidentiel occupé. Quartier relativement aisé de Khan Younes. Les immeubles relativement hauts donnaient pignon sur le camp... ce qui est un peu paradoxal pour un quartier qui se veut chic. S'élever pour mieux regarder la misère du monde ? Les soldats rentraient dans les allées et en sortaient rapidement pour passer de l'une à l'autre. Ils devaient vérifier quelque chose car ils se déployaient dans tout le quartier. J'étais tellement plongé dans mes pensées, tout à l'heure, que je n'avais même pas remarqué le ballet incessant de ces marionnettes en gris-vert. Aymen m'informa qu'une rumeur circulait dans cette partie de la ville. Un petit groupe, issu de notre camp, était prêt à faire exploser deux-trois baraquements en signe de représailles. Ils avaient collecté tout l'attirail pour confectionner une bombe, me dit-il. Et comme dans toute guerre, l'information avait fuité et était tombée dans l'oreille de l'opposant. Instinctivement, je regardai mon frère Mehdi et, à mon tour, l'observai. J'étais persuadé que, de près ou de loin, il était mêlé à cette affaire...

Comme je l'ai évoqué précédemment, Mehdi était mon héros. Il a toujours été là pour moi. Me défendant à chaque fois qu'il pouvait, s'interposant souvent face aux adultes malveillants envers les plus faibles quand nous étions plus petit. La vie en camp n'est pas facile, On croit que nos amis les plus fidèles seront toujours à nos côtés, mais ce serait négliger l'instinct de survie de l'Homme dans une telle situation. Alors forcément chacun tire son épingle du jeu et développe ainsi une part d'égoïsme profonde. On ne sait plus qui sont réellement nos amis ou nos ennemis. Mehdi, lui, arrivait très bien à naviguer dans ces eaux troubles. Il avait vite compris à qui proposer ses services, quelle partie le rémunérera le mieux. Etant un garçon à la silhouette athlétique bien dessinée, on lui attribua les missions les plus "physiques" très tôt. Et très vite, il grimpa dans les échelons de l'antenne du Hamas incorporée au camp. Mes parents n'étaient pas en accord avec ses choix politiques mais ils ne pouvaient rien faire pour le convaincre du contraire. On ne pouvait pas aller à l'encontre de Mehdi, à cause de son fort tempérament, donc ils prirent la décision de se distancier de leur fils aîné. J'entendais souvent mon père dire à ma mère que le Hamas lui avait pris son premier fils. Fort heureusement, il lui restait Aymen et moi.

Toujours accroupis, en planque, dans le bosquet, Aymen remarqua l'atlas que je tenais dans mes mains. M'interrogea, lui aussi, à son propos. A croire que ce livre à grand format suscite beaucoup d'intérêt chez les autres. Il souligna l'épaisseur de l'objet. Il siffla d'admiration lorsque je lui tendis celui-ci. Mehdi aussi fut surpris par son volume. *"Bien les gars, rentrons chez nous, nous en savons assez de ce cirque devant nous !"* Et tout le monde rentra chez soi.

Arrivés à la maison, mes parents ne remarquèrent même pas mon livre, ils étaient affairés à discuter de la rumeur et des mouvements des troupes soldates avec les voisins. Un peu épuisé par le travail effectué dans la librairie de mon ami, je décidai de me poser un peu dans le lit avec mon atlas. A sa lecture, je m'endormis rapidement en tournant ses pages. Lorsque je me réveillai, c'était déjà le lendemain. En regardant par ma fenêtre, je comprenais qu'il devait être huit heures du matin car les premiers rayons chauds du soleil me caressaient les joues. Puis soudainement, je sursautai hors de mon lit. Mon atlas n'était plus là ! Je descendis en trombe dans la petite cuisine qui fait aussi office de salon. Remuai la table et les chaises, couru dans toute la maison, à la quête de mon atlas. Rien ! Nulle trace de lui. Mon dernier espoir était le petit tas de livres que je compilais dans un coin de la maison. Et là, miracle ! Il se trouvait en première position sur la pile. Je le pris dans mes mains et le serrai fort contre moi, à l'image d'une maman retrouvant son bébé. A ce moment-là, personne n'était à la maison, ce qui ne me surprenait pas plus que ça, étant donné que c'était le début de la journée. Mais quand je sorti de la maison, je senti que quelque chose ne tournait pas rond. Il y avait quelque chose de bizarre qui flottait dans l'air. Accompagné de mon atlas dans une main, bien décidé à ne plus le lâcher, j'allai rejoindre la grande tente-bar, pas loin de l'entrée du camp, dans l'idée de rencontrer un de mes frères ou mon père peut-être. A l'approche de la tente, je ne croisai personne que je connaissais, confirmant cette étrange impression dès mon réveil. Puis une voix lointaine m'appela : *"Kâmil, il s'est passé quelque chose cette nuit, il faut que tu te diriges en dehors du camp, je crois qu'ils ont eu ton frère, Mehdi"* me dit un homme que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam. *"Il faut te diriger vers le quartier chic à l'ouest du camp, tes parents se trouvent là-bas à la recherche de la dépouille de ton frère."*

Ni une ni deux, mon cœur s'emballa et je courrai dans la direction indiquée par l'homme. Arrivé au poste de contrôle, je sautai par-dessus la barrière si rapidement que le garde n'eut même pas le temps de réagir. Des grosses larmes commencèrent à couler le long des mes joues. Dans ses précipitations émotionnelles, la peur peut vous transcender un homme. En un temps record, j'étais déjà aux abords du quartier chic. Marquant une pause dans ma

course, je me rendis compte que j'avais toujours mon atlas dans la main et ce n'est qu'à cet instant que je constatai qu'il était un peu plus lourd qu'à l'accoutumée. Je ne m'en inquiétai pas plus que cela, je continuai mon sprint effréné et subitement m'arrêtai au coin de la rue suivante. Un important attroupement de badauds formait un cercle autour d'une silhouette par terre. Je n'arrivais pas bien à la distinguer du fait de ma petite taille. Mon cœur s'arrêta de battre un instant, un silence régnait dans ma tête, stratagème de protection pour ainsi nier l'évidence que j'avais là, à mes pieds ? Puis le son d'un tic-tac très discret mais régulier me ramena à la réalité. Le son provenait de mon atlas. Je l'ouvris, intrigué...je compris, à la seconde où l'atlas s'ouvrait, affichant un mécanisme et un compteur, que l'on s'était servi de moi pour mener à mal une mission mortelle. Je levai la tête au ciel pour regarder une dernière fois ce bleu étincelant que j'aimais tant ...un oiseau de fer passa au-dessus de moi juste à ce moment, s'ensuivit une déflagration d'une puissance inouïe, signe que je partais pour un nouveau voyage...

Œuvre certifiée originale, personnelle et inédite